

son plaisir... Il ne va même pas jusqu'aux frontières de son intérêt, se trouvant assez riche pour s'épargner cette inutile fatigue. A tous ces croquants, il ne demande qu'une chose: de ne pas plus s'occuper de lui qu'il ne s'occupe d'eux, et même, à vrai dire, en allant tout au fond de sa pensée, il ne leur demande même pas ce minimum... Qu'ils s'occupent de sa conduite s'ils ont du temps à perdre... Lui, il passe!...

Pour Alberte, c'est très différent. Depuis la mort de la baronne elle ne vit plus: une fois déjà, dans son existence, elle a traversé une phase presque semblable... Elle a cru tenir la victoire; et les événements lui montrèrent, en quelques heures, la distance proverbiale qui sépare la coupe des lèvres qui la désirent.

Littéralement, la perspective de son mariage l'hypnotise!... Elle, Alberte Harmmester, l'aventurière des peaussières, la vaincue du Bois-Roux, revenant au Val d'Api, comtesse de Saint-Agilbert... Quel rêve!... Cette vision la hante tellement qu'elle est obligée de faire appel à toute son énergie, à toute son expérience de femme, pour ne pas paraître trop joyeuse, trop inquiète, trop pressée de voir les choses enfin irrévocablement signées...

Pendant le séjour forcé de Bruno à Fleurines, elle est seule à Paris, restant des journées entières enfermée dans son appartement, qui ne lui donne plus que l'impression d'une chambre d'hôtel provisoire; et là, derrière ce front ardent, les rêves succèdent aux rêves et les terreurs aux terreurs... Alberte devient une Perrette tragique qui porte avec fièvre son pot au lait, sachant par expérience qu'il peut toujours tomber et laisser couler, comme de l'eau à ses pieds, ses plus chères espérances; mais, malgré tout, elle fait, sans se lasser, des châteaux en Espagne et ne réussit pas à calmer la pensée de ce cerveau que Dietzch ne jugeait pas assez lourd, et qui pourtant contient un monde!

Aussi les plans de stratégie féminine vont-ils leur train... Doit-elle s'éloigner un peu de Bruno, se faire plus rare... plus discrète... plus lointaine... jouer la comédie de la délicatesse à laquelle si facilement se laissent prendre les hommes de quelque cœur:

—...Maintenant, Monsieur, vous êtes riche, et n'avez plus besoin de personne, j'ai peur que vous ne regrettiez votre parole... Si vous me laissiez rentrer dans ma solitude et dans mon deuil...? Hélas!... peut-être jamais n'aurais-je dû en sortir!...

...Ou bien doit-elle prendre la tactique contraire: entourer le jeune homme, l'envelopper, le pénétrer de son influence, le soustraire farouchement à toutes les autres; seulement, dans ce cas, le péril surgit de faire peser sur lui un joug trop évident... Et si jamais il éprouvait la tentation de le secouer!...

Reste le moyen terme, fait d'une perpétuelle mise au point... Savoir être là quand on vous désire, et partir la minute avant celle où l'on aurait fatigué...

Toutes les questions possibles se posent à son imagination exaspérée... Quelle orientation définitive va prendre Bruno?... La disparition de sa mère l'a-t-elle atteint dans les régions profondes de son cœur?... L'étincelle sainte a-t-elle jailli, supprimant toute autre clarté que la sienne?... Ou bien, dans cette âme banale, l'impression de cette mort ne sera-t-elle que le fugitif sillon creusé par l'aile de l'oiseau à la surface mobile de l'eau, et qui se referme à l'instant?... Mais surtout Luce l'inquiète; cette Luce qu'elle ne connaît pas... On la dit belle, avec de lourds cheveux châtain et des yeux de rêve... D'avance, elle est son ennemie, celle-là... Qui sait!... Peut-être a-t-elle profité de l'heure douloureuse, où les âmes ne s'appartiennent plus, pour reprendre son cousin et l'entraîner de nouveau dans les régions bêtes de l'idéal, destinées à donner du bonheur aux gens de forte imagination ou à ceux qui ne savent pas en avoir d'autre...

Dietzch, lui aussi, va rentrer en scène!... Que d'ennemis devant elle!... Tout peut lui arracher "son fiancé", depuis l'offensive directe d'un Mathurin jusqu'au charme intime du passé qui se dégage des très vieilles maisons et des tombes couvertes de mousse... Car il est son fiancé, il a prononcé lui-même, un jour, le mot fatal qui engage..., et elle s'est chargée de l'éparpiller aux quatre vents du ciel, afin qu'on sache bien partout que le comte est à elle, sa chose, et que personne n'a plus le droit d'y toucher... Oh! comme elle le voudrait définitivement ici, à Paris, loin des influences papelardes et des amis pieux de province... loin de cet abbé Hans qu'elle oubliait..., de ce curé paysan qui ne résistera pas au plaisir d'y aller de sa petite tragédie, servie toute chaude, aux flammes de l'enfer!...

Sur son divan, les yeux perdus aux murs, les mains énervées, battant de petites charges autour d'elle, Alberte poursuit toutes les hypothèses, les unes après les autres, les construisant, les comparant..., cherchant à pressentir celle qui doit triompher dans l'âme veule de cet être qu'elle méprise.

mais qui a l'avantage de posséder un million dont elle a besoin, et qu'elle ne peut conquérir sans lui...

Cet état d'esprit explique aisément la façon dont elle bouscula le malheureux Claude quand, un soir, vers 5 heures, il vint au domicile particulier d'Alberte, avec son air simple et son honnête figure, ne sachant pas la raison pour laquelle, depuis plus de huit jours, la jeune femme ne paraissait plus au bureau...

Alberte vivait tellement dans son rêve, que Claude lui rappela presque l'existence de l'usine:

—Ah! c'est vrai, mon pauvre ami, j'oubliais nos wagons... Je vous ai laissé bien seul!...

—Si seul... que je me suis demandé si Mademoiselle n'était pas malade...?

Alberte passe alors la main sur son front:

—...Malade...? Oui et non.

—De quoi donc...? demande Claude.

—Mais de tout ce qui arrive... N'est-elle pas terrible, cette mort de Mme de Saint-Agilbert... et toutes ces affaires embrouillées qu'elle laisse. Son fils ne fait que la navette entre Paris et Fleurines... il n'en peut plus, il est épuisé...

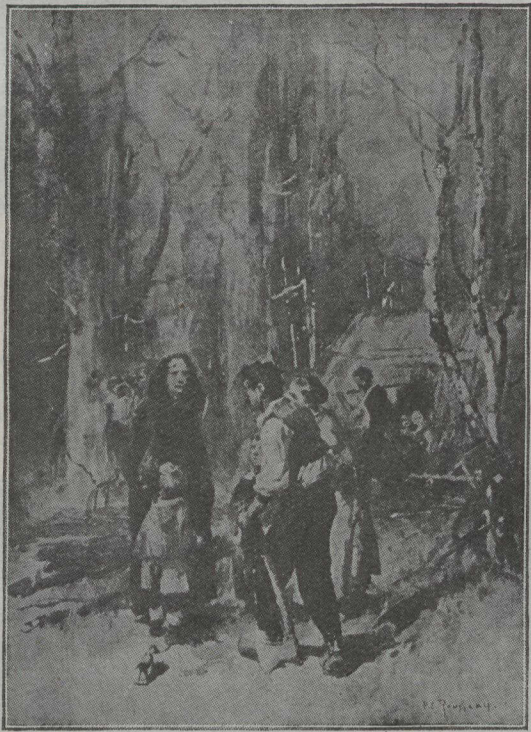
—Vous connaissiez Mme la baronne?

—Oh! très peu... Pour ce que j'en voulais faire! Je connais naturellement davantage M. de Saint-Agilbert, et les parents de nos amis sont nos amis... Tout va bien à l'usine?...?

—Bien...? Non!... J'ai quantité de choses à vous dire...

—...Pas trop... hein...?

—...Du courrier à vous faire signer...



La douairière serrait les mains aux bûcherons et embrassait leurs petits enfants.

—C'est vrai... j'irai un de ces matins... En attendant, vous avez tout pouvoir...

—...De votre part, je n'en doute pas; mais à cause du personnel, je désirerais vivement que vous veniez tous les jours là-bas, ne serait-ce qu'une heure. Car je ne me sens pas assez appuyé... Ma situation devient de plus en plus difficile, à cause de quelques individualités intrigantes.

—Lesquelles...?

—Sandrin et sa bande...

—Sandrin!... Ah... vous savez... c'est un gros morceau!... Faites attention!... Il est à ménager!... Mauvaise tête, il nous ferait une grève comme rien... Tâchez d'adoucir les angles; j'ai déjà remarqué, avec regret, je l'avoue, que vous ne vous entendiez pas très bien tous les deux.

—Mais à qui la faute...?

—A lui, sans doute! Mais, mon pauvre Claude, c'est précisément parce que vous êtes un bon garçon, sensé, judicieux, qu'il faut savoir le prouver en cette circonstance, en ne poussant pas les choses à l'extrême... Rappelez-vous la phrase de M. Dietzch: "On attrappe plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre!" Soyez la cuillerée de miel!... Sandrin est d'abord un malade, un aigri...; il est jaloux, vaniteux, mais surtout irréductible; ses idées sont comme une pétrification de rancunes et de jalousies dans son cerveau haineux; je l'ai jugé; n'essayez pas de tenter la modification de ce caractère, vous n'y réussiriez pas!... Je le tiens pour plus fort que vous; et comme l'homme est nécessaire à l'usine, il faut vous arranger pour vivre avec lui...

—Le croyez-vous si nécessaire...?

—Absolument! Donc pas d'affaires, surtout en ce moment!... M. de Saint-Agilbert est dans la peine... Moi-même je souffre de son deuil... Vous sentez que le moment serait mal choisi... La paix!...

Nous avons besoin de la paix!... Moi surtout!... Ne nous agacez pas avec vos petites histoires personnelles!...

En disant cela, Alberte relève ses cheveux, repique ses peignes, parlant très vite pour dire quelque chose, laissant avec affectation voir son désir que Claude parte le plus tôt possible, et la laisse tranquille, à ses préoccupations.

Le jeune homme s'en rend très bien compte; il insiste malgré tout.

—Et le courrier...? Je ne peux pourtant pas signer les commandes et assumer tout seul la responsabilité des expéditions à faire ou à recevoir...

—Mais pourquoi pas, au moins d'une façon transitoire...? Vous êtes intelligent, honnête, j'ai toute confiance en vous... Prenez ma griffe dans mon bureau, et signez tout ce qui sera nécessaire!...

Claude alors part rêveur, les épaules basses, sentant qu'Alberte s'énervait..., que l'usine est le cadet de ses soucis, qu'une autre chose domine en son cœur..., qu'il est inutile d'essayer de faire surgir, sur le terrain bouleversé de cette âme, une préoccupation industrielle, si grave soit-elle..., et que cette femme, distraite à tout le reste, n'écouterait que l'écho de sa propre pensée.

Et, en descendant l'escalier de l'hôtel, le jeune homme se demande ce que demain réserve aux ateliers de la Chapelle. L'usine glisse évidemment sur une pente rapide, et elle n'ira pas loin sans catastrophe... Le sentiment de cette glissade affole-t-il Alberte?... Ce n'est pas probable!... Claude se croit même sûr du contraire, en reprenant, les unes après les autres, les remarques qu'il a faites au cours de cette conversation: Alberte arrive à ce moment psychologique où la femme la plus forte, sous le coup d'une passion violente, redevient subitement une enfant, incapable de raisonner une situation, esclave d'une idée fixe, qui enlève la perception de tout ce qui n'est pas elle, et marche au mirage avec une ardeur que rien ne peut plus retenir.

Or, il est vrai que, par cette abstention d'Alberte, la situation de Claude se fait chaque jour plus difficile, car, sans pouvoir fortifier son autorité dans les ateliers, il assume, en raison de ces circonstances, une responsabilité pleine de périls.

Il ne tarda pas à en faire la constatation, car rien n'égalait, dès le lendemain, l'étonnement de Sandrin en voyant, de ses propres yeux, que le petit Claude Routier se mettait à signer les feuilles des commandes officielles, par lesquelles un travail devient immédiatement exécutoire dans l'usine. En temps ordinaire, le chef de service se contentait de faire la proposition, et un des patrons, ou l'ingénieur, la rendait officielle par sa signature. Désormais Claude est tout..., la loi et les prophètes!...

Sandrin, vingt-quatre heures après cette découverte, n'en est pas encore remis; elle le fait tomber sous la dépendance absolue d'un ennemi personnel, et il y voit le résultat d'une machination savante, d'une représaille de Claude contre un chef qui refuse d'être son esclave... Il monte alors en lui cette poussée de haine, terrible dans un homme de quarante ans, intelligent, fort, et qui a des partisans autour de lui... C'est donc la guerre déclarée par l'ambition de Claude... Il l'a voulue, ce bouvier, et il l'aura de telle façon qu'un jour, peut-être, il lui mandera sa grâce à deux genoux!...

En effet, les représailles ne furent pas longues à venir.

Dès la semaine suivante, Claude, dans ses tournées de service, a l'impression que les yeux du contremaître sont perpétuellement rivés sur lui en une provocante expression de mépris... Quand il passe, il saisit au vol des fragments de conversation, où il est désigné, bafoué; Sandrin l'appelle "patate" presque à haute voix, espérant une scène..., voulant voir une bonne fois si son ennemi a du sang rouge dans les veines, et s'il ne se retournera pas pour lui répondre.

Mais le fils de Mathurin a trop souffert de la violence de son père et de la sensibilité de sa nature pour donner dans le piège; par instinct plutôt que par raisonnement, il devine sa voie, et s'impose une force d'inertie qui lui demande, à certaines heures, des appels de volonté et des sacrifices d'amour-propre vraiment héroïques... Sandrin peut dire ce qu'il veut, accumuler provocations sur provocations, Claude essaie de renouveler sans cesse, le pauvre!... sa résolution de ne pas comprendre.

Mais les jours succèdent aux jours, sans qu'Alberte apparaisse..., sans qu'une lettre du comte vienne annoncer son retour définitif. On le dit à cheval entre Paris et Fleurines pour un long mois encore, et Claude, seul dans une lutte de tous les instants, sent, malgré tout, sa force morale diminuer, sa patience s'effriter comme un mur assailli de partout et qui cédera subitement en une ruine dont on ne peut prévoir les conséquences...

(A suivre)